

Laval théologique et philosophique



## L'Ecclésiaste et son message À propos d'un commentaire récent

Évode Beaucamp

Volume 27, Number 2, 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1020241ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1020241ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Beaucamp, É. (1971). L'Ecclésiaste et son message : à propos d'un commentaire récent. *Laval théologique et philosophique*, 27(2), 191–194.  
<https://doi.org/10.7202/1020241ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1971

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# L'ECCLÉSIASTE ET SON MESSAGE

À PROPOS D'UN COMMENTAIRE RÉCENT \*

Évode BEAUCAMP

Le public français ne connaît guère l'Ecclésiaste que d'après les travaux désormais classiques de E. Podechard, D. Buzy, J. Steinmann, R. Pautrel (Bible de Jérusalem). Or, depuis une décennie, la bibliographie étrangère a notablement grossi, s'enrichissant des études de R. Gordis, H. L. Ginsberg, W. Zimmerli, H. H. Schmidt, H. V. Hertzberg, O. Loretz, R. B. Y. Scott. Un nouveau commentaire, destiné à des non-professionnels de l'exégèse, ne peut donc qu'être salué avec joie, pour peu que l'on sache la rigueur exégétique de son auteur, notre ancien maître et ami, le P. A. Barucq.

On a écrit sur ce travail tout le bien qui devait en être dit. Il est dense et aéré, sérieux autant qu'agréable à lire. A. Barucq tient compte des suggestions de la critique, sans se croire obligé d'épouser les vues du dernier allemand qui a parlé. On appréciera son jugement ouvert et nuancé sur les hypothèses les plus récentes, celles de M. Dahood, par exemple. Ajoutons que la traduction qu'il propose console de l'à-peu-près, à la longue insupportable, de la Bible de Jérusalem. Des pages de littérature extra-biblique, comme celles qui figurent en annexe de l'introduction, resteront toujours les bienvenues, tant que nous ne posséderons pas en français l'équivalent d'un Pritchard.

On semble presque ici, pour un certain type de commentaire, approcher de la perfection. Nous n'en ressentons pas moins un certain malaise sur lequel nous voudrions amicalement nous expliquer. Dépassant d'ailleurs le cadre de cet excellent petit livre, les remarques qui suivent visent essentiellement les schèmes de pensée dont il s'inspire, et que partagent nombre d'exégètes.

L'exégèse biblique ne paraît-elle pas, en effet, restée au stade de l'analyse *in vitro*, que refuse aujourd'hui la biologie ?

Les problèmes étudiés deviennent ainsi facilement des « en-soi », détachés de tout contexte vivant. On a bien souvent l'impression qu'on projette sur une

\* André BARUCQ, *Ecclésiaste*, coll. Verbum Salutis, Paris, 1968.

surface plane, des éléments qui se trouvent liés entre eux dans les profondeurs d'une troisième dimension. On isolera, par exemple, la littérature sapientielle de l'ensemble de la littérature d'Israël, comme les thèmes de réflexion de chaque sage de l'intuition fondamentale de l'auteur.

\*

\* \*

La critique souligne fortement aujourd'hui le caractère international de la sagesse, et elle pose trop facilement en dogme que la sagesse biblique se situe en dehors de la problématique de l'Alliance. Avant Ben Sira, il est vrai, la sagesse d'Israël ne précise point qu'elle est israélite, pas plus que celle de l'Égypte ne s'avoue égyptienne. Mais, quand un Français parle de l'homme, tout le monde le sait, il ne l'imagine pas autrement que Français. Personne au surplus n'est obligé de tout dire, et le silence ne doit pas forcément être interprété comme une dénégation ou une ignorance.

La réflexion sapientielle n'a pas à aborder les mêmes problèmes que la prédication prophétique, parce qu'elle se situe à un autre niveau et qu'elle remplit une fonction différente : le sage éduque la conscience des individus, le prophète celle de la nation. Lorsque, incidemment, sages et prophètes abordent un même sujet, celui de la justice sociale par exemple, ils ne le font pas de la même manière ; ceux-ci songent aux exigences de l'Alliance, ceux-là à un ordre idéal de choses que chacun gagne à respecter. Reste que sagesse et prophétisme sont deux claviers d'un même instrument, au service d'une unique partition. On ne saurait donc faire abstraction de l'un lorsque l'on joue de l'autre.

Pour en revenir à l'Ecclésiaste, il faut le lire en situant son message à l'intérieur des préoccupations spécifiques d'Israël, son cadre naturel, en référence à une psychologie qui lui est propre — cette fameuse « anthropologie biblique » des scripturistes amateurs —, et qui porte l'empreinte du drame qu'il a vécu.

Tous les auteurs pessimistes ont certes un air de parenté, à travers le temps et l'espace, qui conduit spontanément à les rapprocher. Mais leurs négations ne s'appliquent à peu près jamais à une même donnée de fond. Le scepticisme de Quohélet, par exemple, ne porte ni sur la bonne marche de l'univers, ni sur l'organisation sociale, ni sur le destin individuel en tant que tel ; il entend seulement souligner la vanité d'un effort disproportionné au résultat qu'on en peut raisonnablement attendre.

Les mots-clés du livre sont là pour l'attester ; *hebel* signifie : « souffle, manque de consistance », et non « absurdité » ou « déception » ; *'camal* évoque la peine, la fatigue, et non simplement le travail ou le produit de ce travail. Ce qui choque l'auteur, c'est qu'on se donne beaucoup de mal pour rien, et que l'on court après des bulles de savon.

Une telle négation de la valeur de l'effort, atteint l'âme israélite à son point le plus sensible ; car le peuple juif, tout entier tendu vers la réalisation des promesses sans cesse renouvelées de l'Alliance, possède un dynamisme qui stupéfie le monde aujourd'hui encore. Conscients que Yahvé a pris en main le destin d'Israël,

les anciens sages lui avaient inculqué cette conviction que l'existence a un sens, que l'effort est payant, à condition bien sûr de s'intégrer dans le plan divin.

La vision « linéaire » de l'univers et de l'histoire, qui représente un des traits les plus originaux de la pensée biblique, paraît être, comme nous l'avons montré autrefois, le produit même de cet optimisme fondamental. Quand donc il affirme que tout tourne en rond, l'Ecclésiaste ne constate point une simple évidence à laquelle tous ses contemporains, grecs ou asiates, étaient depuis toujours résignés ; il attaque de front ce qui, autour de lui, était devenu une certitude. L'aventure dans laquelle Israël était lancé impliquait que le monde eût un sens ; prétendre le contraire, revenait à dénoncer un « mal », et un « mal grave », comme l'auteur ne cesse de le répéter.

Que Quohélet ne soit pas désespéré à la manière de Job, nous le concédons volontiers, en précisant toutefois que, s'il l'est moins dramatiquement, il l'est plus radicalement. Job se scandalisait du silence d'un Dieu qui ne réalisait pas ce que laissait espérer une fidélité sans faille à son service ; un tel silence rendait à ses yeux la création absurde, tout autant que le destin de l'homme. L'espoir même dont Job se sentait frustré, perd tout intérêt au regard de Quohélet ; inutile de se nourrir de rêves, il n'y a rien ici-bas qui vaille la peine d'être attendu.

\*  
\*   \*  
\*

Le pessimisme de Quohélet représente ainsi une étape décisive dans la réflexion globale d'Israël sur le sens de sa destinée. Il ne peut être convenablement compris que dans ce contexte. Encore faudrait-il que la pensée de l'auteur fut cohérente. Nous ne nierons pas qu'une pensée riche laisse apparaître des aspects divers difficilement conciliables, où l'on aura tôt fait de dénoncer des contradictions. Mais, si du cerveau d'un homme de génie jaillissent des gerbes d'idées, elles se ramènent toutes, au dire de Bergson, à une unique intuition fondamentale. Aussi, affirmer l'unité d'auteur en un texte tel que celui de l'Ecclésiaste, implique qu'on puisse l'éclairer par une intuition de ce genre, autrement ce n'est plus qu'une question de mot.

Il est bien vrai qu'en lisant l'Ecclésiaste, « l'esprit cherche péniblement son bien dans ce souk oriental » ; y voisinent en particulier des discours vantant l'avantage de la Sagesse, avec d'autres qui en dénoncent l'inutilité. La solution du « oui-mais », traduction heureuse de la formule « Zwar-Aber-Aussage » de Zimmerli, est certainement la bonne. Mais il faudrait y rester fidèle jusqu'au bout. Le texte des chapitres 4 à 11 demeurera illisible tant que les commentateurs ne seront pas parvenus à dégager la thèse de l'antithèse ; étant entendu que Quohélet veut surtout conclure à la vanité d'un effort excessif, tant en matière de sagesse que de justice et de piété.

Quant à cette piété précisément de notre auteur, nous n'en mettons pas en doute la sincérité, mais il semble qu'elle n'ait pas exactement la portée qu'on veut bien lui prêter. Le pessimisme de Quohélet s'accommode fort bien de la

pensée de Dieu et de son jugement, à condition cependant de la vider de toute la charge d'espérance que lui donnait la Bible. De Dieu, l'on ne reçoit plus que le don d'un instant à accueillir avec reconnaissance, faute de pouvoir espérer mieux : ce qui est bon ne dure pas et ce qui est moins bon ne s'améliore pas.

\*  
\* \* \*

Point ne suffit de souligner que Quohélet est l'un des nôtres — il y a toujours eu et il y aura toujours parmi nous des pessimistes — pour justifier la présence de son livre dans la littérature inspirée, et l'utilité d'une telle lecture pour un chrétien du XX<sup>e</sup> siècle. Le scepticisme de Quohélet constitue une des étapes nécessaires de toute expérience chrétienne, comme il le fut pour l'expérience biblique. L'appel divin est riche d'une espérance dont le contenu doit être un jour remis en question, si l'on ne veut pas se perdre en des rêves fous, dans des engagements sans lendemain. Lesté de ses illusions, le chrétien, alors, pourra continuer sa route vers le terme d'une aventure dont Dieu seul a le secret.